

» de chocolat dans laquelle vous ferez délayer deux jaunes d'œufs frais. »

A ces mots, il prit sa canne, son chapeau, et nous quitta, nous laissant fort tentés de nous égayer à ses dépens.

Bientôt je fis prendre à mon malade une forte tasse de mon élixir de vie; il le but avec avidité, et voulait redoubler; mais j'exigeai un ajournement de deux heures, et lui servis une seconde dose avant de me retirer.

Le lendemain, il était sans fièvre et presque bien portant; il déjeuna suivant l'ordonnance, continua la potion, et put vaquer dès le surlendemain à ses occupations ordinaires; mais la lèvres rebelle ne se releva qu'après le troisième jour.

Peu de temps après, l'affaire transpira, et toutes les dames en chuchotaient entre elles.

Quelques-unes admiraient mon ami, presque toutes le plaignaient, et le professeur gastronome fut glorifié.

MÉDITATION XXVI.

De la Mort.

Omnia mors poscit; lex est, non pœna, perire.

121. — Le Créateur a imposé à l'homme six grandes et principales nécessités, qui sont : la naissance, l'action, le manger, le sommeil, la reproduction et la mort.

La mort est l'interruption absolue des relations sen-

suelles et l'anéantissement absolu des forces vitales, qui abandonne le corps aux lois de la décomposition.

Ces diverses nécessités sont toutes accompagnées et adoucies par quelques sensations de plaisir, et la mort elle-même n'est pas sans charmes quand elle est naturelle, c'est-à-dire quand le corps a parcouru les diverses phases de croissance, de virilité, de vieillesse et de décrépitude auxquelles il est destiné.

Si je n'avais pas résolu de ne faire ici qu'un très-court chapitre, j'appellerais à mon aide les médecins qui ont observé par quelles nuances insensibles les corps animés passent à l'état de matière inerte. Je citerais des philosophes, des rois, des littérateurs, qui, sur les bornes de l'éternité, loin d'être en proie à la douleur, avaient des pensées aimables et les ornaient du charme de la poésie. Je rappellerais cette réponse de Fontenelle mourant, qui, interrogé sur ce qu'il sentait, répondit : « Rien autre chose qu'une difficulté de » vivre. » Mais je préfère n'annoncer que ma conviction, fondée non seulement sur l'analogie, mais encore sur plusieurs observations que je crois bien faites, et dont voici la dernière :

J'avais une grand'tante âgée de quatre-vingt-treize ans, qui se mourait. Quoique gardant le lit depuis quelque temps, elle avait conservé toutes ses facultés, et on ne s'était aperçu de son état qu'à la diminution de son appétit et à l'affaiblissement de sa voix.

Elle m'avait toujours montré beaucoup d'amitié, et j'étais auprès de son lit, prêt à la servir avec tendresse, ce qui ne m'empêchait pas de l'observer avec cet œil philosophique que j'ai toujours porté sur tout ce qui m'environne.

« Es-tu là, mon neveu ? me dit-elle d'une voix à » peine articulée. — Oui, ma tante ; je suis à vos or- » dres, et je crois que vous feriez bien de prendre un

» peu de bon vin vieux. — Donne, mon ami; le li-
» quide va toujours en bas. » Je me hâtai; et la sou-
levant doucement, je lui fis avaler un demi-verre de
mon meilleur vin. Elle se ranima à l'instant; et tour-
nant sur moi des yeux qui avaient été fort beaux :
« Grand merci, me dit-elle, de ce dernier service; si
» jamais tu viens à mon âge, tu verras que la mort de-
» vient un besoin tout comme le sommeil. »

Ce furent ses dernières paroles, et demi-heure après
elle s'était endormie pour toujours.

Le docteur Richerand a décrit avec tant de vérité et
de philosophie les dernières dégradations du corps
humain et les derniers momens de l'individu, que mes
lecteurs me sauront gré de leur faire connaître le pas-
sage suivant.

« Voici l'ordre dans lequel les facultés intellec-
» tuelles cessent et se décomposent. La raison, cet at-
» tribut dont l'homme se prétend le possesseur exclu-
» sif, l'abandonne la première. Il perd d'abord la
» puissance d'associer des jugemens, et bientôt après,
» celle de comparer, d'assembler, de combiner, de
» joindre ensemble plusieurs idées pour prononcer
» sur leurs rapports. On dit alors que le malade perd
» la tête, qu'il est en délire. Celui-ci roule ordinaire-
» ment sur les idées les plus familières à l'individu; la
» passion dominante s'y fait aisément reconnaître :
» l'avare tient sur ses trésors enfouis les propos les
» plus indiscrets; tel autre meurt assiégé de religieu-
» ses terreurs. Souvenirs délicieux de la patrie absente,
» vous vous réveillez alors avec tous vos charmes et
» toute votre énergie !

» Après le raisonnement et le jugement, c'est la
» faculté d'associer des idées qui se trouve frap-
» pée de la destruction successive. Ceci arrive dans
» l'état connu sous le nom de *défaillance*, comme

» je l'ai éprouvé sur moi-même. Je causais avec
 » un de mes amis , lorsque j'éprouvai une difficulté
 » insurmontable à joindre deux idées sur la ressem-
 » blance desquelles je voulais former un jugement ;
 » cependant la syncope n'était pas complète ; je con-
 » servais encore la mémoire et la faculté de sentir ;
 » j'entendais distinctement les personnes qui étaient
 » autour de moi dire : *Il s'évanouit* , et s'agiter pour
 » me faire sortir de cet état, *qui n'était pas sans quel-*
 » *que douceur.*

» La mémoire s'éteint ensuite. Le malade, qui, dans
 » son délire, reconnaissait encore ceux qui l'appro-
 » chaient, méconnaît enfin ses proches , puis ceux
 » avec lesquels il vivait dans une grande intimité.
 » Enfin, il cesse de sentir ; mais les sens s'éteignent
 » dans un ordre successif et déterminé : le goût et
 » l'odorat ne donnent plus aucun signe de leur exis-
 » tence ; les yeux se couvrent d'un nuage terne et
 » prennent une expression sinistre ; l'oreille est en-
 » core sensible aux sons et au bruit. Voilà pourquoi
 » sans doute les anciens, pour s'assurer de la réalité
 » de la mort, étaient dans l'usage de pousser de grands
 » cris aux oreilles du défunt. Le mourant ne flaire,
 » ne goûte, ne voit et n'entend plus. Il lui reste la sen-
 » sation du toucher ; il s'agite dans sa couche, pro-
 » mène ses bras au dehors, change à chaque instant
 » de posture ; il exerce, comme nous l'avons déjà dit,
 » des mouvemens analogues à ceux du fœtus qui re-
 » mue dans le sein de sa mère. La mort qu'il va le frap-
 » per ne peut lui inspirer aucune frayeur, car il n'a
 » plus d'idées, et il finit de vivre comme il avait com-
 » mencé, sans en avoir la conscience. » (RICHERAND,
Nouveaux Elémens de Physiologie, neuvième édition,
tome II, page 600.)